

viaire, le manuscrit de ses sermons, le pain du pardon, et, après avoir reçu la bénédiction du père gardien, il part avec le capucin qui a apporté la lettre.

Nous avons dit que Rodrigo avait résolu d'aller demander l'aide d'un homme terrible pour mener à bien sa criminelle entreprise.

Francesco Rivola, dans la *Vie du cardinal Federigo Borromeo*, ayant à parler du personnage en question, dit sans le nommer : "un seigneur aussi puissant par sa richesse que noble de naissance." Giuseppe Ripamonti, dans *Storia patria*, le désigne ainsi : "cet homme... un seigneur..." et enfin notre manuscrit craint de laisser voir son nom, comme s'il eût dû brûler les doigts de l'écrivain, et l'appelle l'*Innommé*.

L'*Innommé* donc était d'une illustre famille ; son château était situé près des frontières, sur un rocher inaccessible. Il menait une vie des plus indépendantes, donnait asile aux bannis et l'avait été lui-même pendant quelque temps.

Faire ce qui était défendu par les lois, être l'arbitre des affaires d'autrui, rien que pour le plaisir de commander, être craint de tous, telles étaient les passions de cet homme. Dès sa jeunesse, il éprouvait un sentiment de dépit et d'envie à la vue des abus que commettaient des seigneurs puissants, et il recherchait toutes les occasions de les contrecarrer et de se quereller. Parfois il devenait le complice de leur crime ; et il fit tant que son nom, sa richesse, sa parenté ne purent le défendre contre les arrêts de la justice, qui le condamna à sortir du duché. Le jour où il quitta le pays, il monta à cheval, traversa Milan avec sa mente, au son de la trompette, et, passant hardiment devant le palais du gouverneur, il envoya à ce dernier un message insolent par le soldat qui montait la garde à la porte du palais.

Pendant son exil, il continua de correspondre avec ses amis et d'être uni avec eux dans une ligne occulte de conseils atroces et de choses funestes. Quelques brigands étrangers se servirent de lui pour des meurtres importants. Protégé par son audace, il revint avant le terme de son bannissement habiter

son château, confinant à la frontière bergamasque.

— Cette demeure, dit encore Ripamonti, était une officine de mandats sanguinaires. Personne n'était dispensé de l'homicide ; les mains des enfants mêmes étaient ensanglantées. Cependant il lui était arrivé quelquefois de secourir le faible, de défendre l'opprimé, mais c'était dans des occasions rares.

La renommée de cet homme était répandue dans tout le Milanais et était le sujet de récits populaires et fabuleux. Chaque fois que l'on voyait paraître dans le pays des figures menaçantes et terribles de bravi, l'on prononçait à voix basse, en tremblant, ce nom redouté.

Don Rodrigo, dont le château était peu éloigné de celui de ce personnage, avait recherché son amitié, mais tout en mettant un grand soin à cacher ses relations avec lui ; car une pareille intimité ne l'eût pas mis en odeur de sainteté près de l'oncle comte et des autres membres de sa famille. Et puis don Rodrigo voulait bien être tyran, mais il voulait aussi rester dans le monde et jouir des plaisirs et des honneurs de la vie civile. Il fallait donc qu'il usât de ménagements dans sa liaison avec l'*Innommé*, et c'est ce qu'il faisait. Un matin il sortit à cheval, en équipage de chasse, et, accompagné du Griso et d'une petite troupe de bravi, il s'achemina vers le château du redoutable seigneur.

CHAPITRE XVIII

Le château de l'*Innommé* était bâti sur le pic d'une âpre montagne dominant une vallée étroite et sombre. De son donjon, ainsi que l'aigle du haut de son aire ensanglantée, le regard du farouche seigneur embrassait toute la contrée. Il pouvait compter, pour ainsi dire, les pas de ceux qui s'engageaient dans le chemin serpentant comme un large ruban autour de la montagne et qui se changeait au pied du pic en sentier abrupte. Lors même qu'une troupe nombreuse fût venue l'attaquer, il eût pu, avec le secours de ses bravi armés jusqu'aux dents, exterminer les assaillants et les

faire rouler jusqu'en bas du pic. On racontait dans le pays des histoires tragiques de jeunes gens qui avaient voulu tenter l'entreprise et dont pas un n'était revenu.

Don Rodrigo arriva au bas du sentier, près d'une taverne que l'on désignait sous le nom de la *Malanotte* (nuit de malheur) et qui servait de poste avancé à l'*Innommé*.

Un jeune garçon, armé comme un Sarrazin, se présenta avec trois bravi sur le seuil de la taverne ; reconnaissant un ami de leur seigneur, ils lui firent un salut respectueux.

Don Rodrigo demanda si le seigneur était au château, et, sur la réponse affirmative, il déposa son fusil dans la salle, car il savait qu'il n'était pas permis d'entrer dans le château avec une telle arme ; tirant de sa poche quelques *berlinghes* il dit à ses bravi :

— Restez ici à vous amuser avec ces braves gens.

Puis, donnant quelques écus d'or au caporal de la bande réunie dans la taverne, il monta au château en compagnie du Griso également désarmé et d'un bravo de l'*Innommé*. Parvenu en haut, le Griso fut laissé à la porte du château et don Rodrigo introduit. On le fit passer par de longs détours de corridors obscurs, de salles tapissées de mousquets, de sabres et de pertuisanes, où des bravi faisaient bonne garde. Après une attente de quelques minutes, don Rodrigo fut admis en présence de l'*Innommé*. Celui-ci l'examina, ainsi qu'il en avait l'habitude, même avec ses amis éprouvés, aux mains, au visage, et lui rendit son salut.

L'*Innommé* était grand et brun ; le peu de cheveux qui lui restaient étaient blancs. Son visage était sillonné de rides profondes. Il pouvait avoir soixante ans ; mais le feu sinistre qui brillait dans ses yeux, son maintien, ses mouvements décelaient une vigueur et une force d'âme peu ordinaires, même dans un jeune homme.

Don Rodrigo lui exposa sa demande et exagéra à dessein les difficultés à vaincre, sachant que c'était le moyen de se faire tout accorder.

L'*Innommé*, au nom du père Cristoforo mêlé à l'intrigue, ressentit une joie sauvage ; car le bon